

## **Ce que la marche fait au lieu. S'exposer à Marine Drive (inde).**

### **1. La condition du lieu : l'expérience de l'exposition**

#### **Arriver à Marine Drive ... et en repartir**

On y arrive préférablement à pied, le soir venu, à la tombée du jour, pour y admirer le coucher du soleil, spectaculaire depuis cette large baie de plus de 7 km de long. On y vient en nombre, après le travail et avant de prendre le chemin du retour, parfois très long et éreintant dans l'un des wagons surpeuplés rejoignant des gares où près de 6 millions de passagers transitent chaque jour. On y délecte le soleil rasant qui illumine notre visage face à la baie pour y admirer le nouveau *skyline* toujours changeant de Mumbai.

Alors que l'on associe le plus fréquemment ce type d'espace à une tradition européenne, issu d'une tradition anglaise, intégré dans leurs conceptions du paysage, la promenade pourtant existe en Inde depuis bien avant l'arrivée des Anglais. Que dire des nombreux *ghât* qui parsèment les bancs des grands fleuves du sous-continent, comme Vârânasî (ou plus connu sous le nom de Bénarès). Que dire des fronts de mers et d'océan où l'on se prélassait à Chennai (anciennement Madras) ou à Juhu (au nord de Mumbai). Que dire des projets d'aménagement le long des rivières ou des baies des villes, sur le fleuve Sabarmati à Ahmedabad, ou bien sur la baie du Bengale à Pondichéry, Mumbai comptant au moins 5 promenades de ce type, sans compter ceux de Navi Mumbai.

Il est vrai que l'on parle peu de ces aspects, considérés comme de l'agrément, lorsqu'on aborde les villes indiennes, préférant dénoncer les nombreux bidonvilles qui parsèment le territoire. Je n'irais pas dans cette direction dans mes propos. La métropole est faite de multitude, il faut s'astreindre de la décrire dans sa diversité et non la réduire à de simples faits qui nous paraissent « anormaux » ou « atypiques » selon nos catégories de penser, et ainsi se défaire d'une tendance au « comparatisme en sens unique » (Louiset, 2011).

## Le produit de la marche

« *Les jeux de pas sont façonnages d'espace, ils trament les lieux.* »

Michel De Certeau (1980)

Je parlerai ici de l'existence d'un lieu qui n'est rien d'autre que le produit de la marche, d'une marche en particulier, la promenade. On pourrait la décrire comme une marche « gratuite », n'intéressant peu les logiques de transports... Pourtant cette forme de mobilité est essentielle pour bien penser, concevoir et vivre la métropole. Bien plus qu'un moyen de locomotion, la marche est avant tout un savoir d'usage, acquis et non inné, bien souvent culturellement déterminée. Certes affirmée par une action mécanique élémentaire, triviale même et produite quasi inconsciemment, la marche articule pourtant dans la banalité de sa pratique, le quotidien et l'extraordinaire, l'intime et l'extime, la perception sensible et les représentations discursives de l'entour. Il engage sans aucun doute le corps et par là fait que l'espace public, ce concept-clé de l'urbanité des villes, peut advenir.

Si la marche est moins à considérer comme l'action de marcher, elle désigne plutôt ici tout individu mobile actant. Dans le cadre de cette proposition de communication, il s'agit de considérer la marche comme un langage. L'engagement de nos corps, en effet, suppose l'adoption d'une démarche, d'un style spécifique, fonction de certains critères propre à l'individu, au groupe ou à la société, mais aussi au contexte ou à la temporalité de la déambulation. C'est pourquoi je pars du postulat qu'il n'y a pas une marche, mais DES marches et que chacune d'elle informe sur l'espace parcouru. En quoi la marche peut faire lieu et contribuer ainsi à l'édification à la fois sensible, physique et symbolique d'espace public des villes. Nous sommes ainsi en droit de nous demander en quoi la marche serait-elle la condition nécessaire, mais suffisante pour exprimer un lieu ?

En tant qu'événement dans l'étendue, le lieu est une fraction de terre où l'on séjourne, que l'on peut quitter et où l'on peut revenir. « Par rapport à lui s'ordonnent les mouvements de l'être » explique Paul Zumthor (1993, p.52). « Le lieu est un ensemble de signes qui s'y cumulent et s'y organisent en un signe unique et complexe ». La marche produite par les différents usagers peut-être l'un de ces signes, qui atteste et témoigne du lieu. Elle inscrit à sa façon une histoire du lieu. Chaque individu connaît une variété infinie de lieux, pourtant certains connaissent et possèdent une valeur intrinsèque forte et signifiante à l'échelle sociétale, ce sont les hauts lieux. C'est assurément la présence humaine qui institue les lieux, en vertu de leur capacité émotionnelle, de la hiérarchie des souvenirs et des événements qui prennent et ont pris place. Chacun, à sa manière, offre une matrice, un « terrain », formé d'un ensemble de « prises »<sup>1</sup>, contacts, co-présences et co-spatialités (Lévy, 2013) à intensité et dynamique spatio-temporelle variable. Le lieu serait alors une condition de l'expérience humaine.

---

<sup>1</sup> A entendre au sens d' « affordance » selon la théorie des actants dans l'espace public de James J. Gibson, « The Theory of Affordances », in *Perceiving, Acting, and Knowing*, Robert Shaw & John Bransford (éds.), Hillsdale, NJ : Lawrence Erlbaum, 1977.

## 2. Le dévoilement du lieu : l'espace de la marche

Dans l'acte de se promener, ou de se *pourmener*<sup>2</sup>, l'intention qui en résulte est bien celui d'un trajet prédéterminé, d'un itinéraire balisé, d'un parcours enchaîné de haltes, de pauses ou de déplacements à cadences et vitesses différenciées. Je vais me concentrer sur un cas archétypal des sociétés urbaines, un espace de représentation majeur dans les métropoles indiennes entre autres, à savoir l'espace de la promenade, ici Marine Drive, qui longe Back Bay à Mumbai. La promenade est souvent envisagée sous la double acceptation du terme, d'un côté le lieu où l'on se promène, l'*espace* de la promenade, son aménagement, et de l'autre, l'action de se promener, la *pratique* de la promenade, son usage.

### L'espace de la promenade

Après avoir largement occupé la littérature du XIXe et du début du XXe siècle, la promenade, ou plutôt la marche urbaine connaît aujourd'hui une grande actualité et un regain d'intérêt. Le rapport à l'homme, à son corps semble peut-être une évidence lors de la marche, mais il existe également un fort rapport à l'autre et à l'environnement immédiat, puisque marcher, c'est justement être dehors, dans l'espace public. Si les « villes promenades » sont connues et reconnues de par le monde, de celle des Anglais à Nice (réalisée en 1820) ou au bord de n'importe quels rivages auprès des lieux de villégiatures, à Paris, considéré comme LA ville promenade avec son réseau de par ses avenues plantées au milieu du XIXe siècle, il en est de même pour Londres ou pour New York, dont les splendeurs et les mérites ont été largement prisés par de nombreux flâneurs et romanciers, ce qui peut cependant nous surprendre, c'est de pouvoir trouver ces mêmes espaces de déambulations aux antipodes, à Mumbai, où le succès d'une première promenade à proximité de Gateway of India réalisée sous l'Empire britannique en 1911, a donné naissance à d'autres promenades, comme la désormais célèbre Marine Drive sur la côte ouest, ou bien Worli Seawalk, plus au Nord et enfin Bandra Promenade, toujours plus au nord de la péninsule.

À Mumbai, les espaces dédiés à la promenade sont loin du tohu-bohu de la métropole et surtout concentré auprès des rivages. En lisière de la mer d'Arabie, ce seuil constitue dans les conceptions géographiques indiennes, des territoires craints et sources de dangers. Bien souvent installés sur d'anciens villages de pêcheurs, considérés comme impurs, les actuelles berges aménagées en promenade concentrent le « Tout-Mumbai » le soir venu, sont installés comme des digues sur d'anciennes mangroves ou bancs rocheux. Elles font aujourd'hui le bonheur des promeneurs, joggeurs, passants, marchands et autres usagers de l'espace, constituant un véritable observatoire du renouvellement urbain.

En dehors de critères démographiques, économiques, politiques ou tout simplement administratifs, ces nouvelles métropoles, nommées « villes-monde » accueillent également en leurs seins des propriétés sensibles, offrant la capacité de « se rendre propre » un

---

<sup>2</sup> Etymologie du terme, signifiant « mener, faire aller en différents endroits ».

espace donné, public, partagé par tous, perçu comme accessible en tout temps et qui tient autant, si ce n'est plus, à forger une véritable identité métropolitaine. En effet, un nouveau paysage se dessine quotidiennement au cours de la promenade urbaine à laquelle s'adonnent des milliers de résidents chaque soir, lorsque la *cityscape*, permet d'embrasser de façon panoptique l'ensemble de l'étendue de la métropole qui se dévoile sous les yeux ébahis. Mais c'est également, le bonheur et la joie de partager un instant ensemble, en communion, l'espace d'un instant de faire lieu, dans le but justement de célébrer la ville, ses forces vives, les habitants, tels un événement, un rituel, qui se renouvelle quotidiennement.

Afin de concevoir au mieux les métropoles du point de vue sensible, il s'agit de s'attarder plus profondément sur ces pratiques habilitantes, ces poétiques de l'habiter (Berque, De Biasse, Bonin, 2012) qui fournissent à l'espace public une possibilité de faire lieu durablement. Ce besoin de partager un instant en un espace dédié marque l'expression d'un lieu où la « captation du monde » est rendue possible, au même titre que ces espaces « spectacles » (Besse, 2003), qui sont désormais mis à disposition du public. Moins à concevoir en tant que passages que fait de rencontres, le lieu est avant un processus un processus, le résultat d'une construction, dont la marche est assurément l'un des moteurs. L'espace de la promenade est alors un espace mobilisant, un espace actant, un lieu qui fait l'urbain et qui, en la contenant, est à l'image de la dimension métropolitaine.

### **La pratique de la promenade**

*« Jeu du corps, qui met en branle les mécanismes de l'esprit. »*

Karl Gottlob (1802)

La promenade peut en outre solliciter d'innombrables autres usages ou encore appropriations que celles de marcher (ventes ambulantes, rencontres, activités sportives, ludiques ou récréatives, etc.). On peut ainsi distinguer différents types de marches, Marcel Mauss parlait de « techniques du corps » (1936) et Balzac de « démarche » (1833), sur la promenade qui nous intéresse et cela en fonction des moments de leur apparition. Au petit jour, dès l'aube et jusqu'aux environs de 10h, une armée de joggeur et joggeur-marcheur profite de l'air frais et d'un espace encore peu encombré pour fouler le bitume. Puis, surviennent les employés de bureau, se dirigeant de bons pas à au pied des immeubles de leurs entreprises à Nariman Point à l'extrémité sud de Marine Drive. Le soleil au zénith fait fuir les quelques inconscients qui s'égarer sur la promenade. Une poignée de badauds en tourisme découvrent pour la première fois la baie, tandis que de jeunes couples se retrouvent enlacés à l'ombre des rares arbres ou profitant le vent rafraichissant qui provient des fonds marins. Certains enfin préfèrent y faire la sieste sur le promontoire en béton qui tient de balustrades. Si les promeneurs sont rares aux heures chaudes de la journée, ils arrivent en nombre en fin de journée, à partir de 17h, le lieu s'anime d'une population hétérogène. Des groupes de jeunes gens, bras dessus dessous longe de longe en large la baie, comme chaque soir. Ils s'installent ça et là, au gré des places disponibles, car la banquette qui sert de rambarde est rapidement comble, surtout au niveau des carrefours. On se retrouve entre amis, en famille, entre collègues. On regarde en face, pendant que d'autres effectuent leurs marches forcées au pas de cadences, les fameux joggeurs-marcheurs

s'affligent un drôle d'exercice. Peu de courageux courent, sûrement pas à vive allure, la foule qui s'est réunie ne leur permet pas. La nuit tombée, on reste volontiers savourer la douceur de la nuit, prendre quelques cacahuètes ou se sustenter d'un bhajpuri. Les vendeurs ambulants racolent les passants assis, pendant que d'autres mendient allégrement. Chacun s'est octroyé un périmètre, leur stock est à portée de main dissimulée dans le récif artificiel qui fait office de digue. Le va-et-vient des promeneurs semble sans fin. Pourtant, au fur et à mesure que la nuit s'enfonce, la promenade se vide, même si certains s'endorment à la belle étoile. Le lendemain

Pour autant l'acte de la promenade constitue en soi une expérience singulière, un type de marche, vécue à part entière, celle de *se promener*. Pourtant, pour Rebecca Solnit dans « L'art de marcher » (2001), la marche est aussi une autre façon de résister, quand on constate qu'il devient de plus en plus difficile, voire suspect, de marcher. Il n'en est rien en Inde, où près de 50 % de la population se déplace à pied, mais en soi et de façon irrémédiable, nous sommes tous marcheurs, qu'on se le dise ! En terme de pragmatique de la ville, la promenade constitue ainsi un bon exemple en tant qu'action sur le réel, action spatiale des opérateurs humains, susceptible d'applications pratiques et qui concerne la vie courante. La promenade est ainsi un lieu de l'action, le promeneur, un acteur, un de ces nombreux passants considérables à en croire Isaac Joseph (1984, 1993). C'est l'espace d'un moment qui conduit justement un véritable besoin d'enracinement, en terme de représentations collectives ou de constructions d'un commun, en redécouvrant ou en renouvelant constamment l'espace des villes grâce à la pratique de la promenade, telle une procession politique ou religieuse, un pèlerinage - « faire le tour » - ou une philosophie, autant en terme d'évasion, comme en témoigne l'image du flâneur au milieu du XIX siècle<sup>3</sup> ou de certaines expériences situationnistes<sup>4</sup>.

Sur les larges trottoirs aménagés de Marine Drive, des pratiques récentes de représentations sont nettement identifiables. Appartenant pour la plupart à la *middle class* indienne – soit l'équivalent de la classe supérieure occidentale-, beaucoup de soin est porté à l'image de soi et intensément sur une conversion de l'image traditionnelle pour revêtir celle de l'expression de la modernité. De long en large de la baie, nous assistons bel et bien à une parade, du joggeur-marcheur en *sari* ou en *kurta* aux jeunes couples entrelacés. Ce nouveau territoire d'émancipation de la classe moyenne indienne a pour sûr et par certains des aspects été emprunté à une culture globalisée venue d'ailleurs. Mais, à y voir de plus près, l'appropriation est telle et bien distincte, si propre au contexte indien. Ici, une forte revendication d'une modernité à conquérir, ou déjà conquise, s'affiche aux yeux de tous et semble faire infléchir certains ajustements et conventions sociétales en perte de valeur. Ici se joue l'avenir de la société indienne dans une perpétuelle réactualisation. C'est le fruit d'une pratique de l'espace public en tant que lieu des possibles.

---

<sup>3</sup> De Baudelaire à Walter Benjamin, pour ne citer qu'eux.

<sup>4</sup> Sous l'influence de Guy DEBORD jusqu'aux explorations contemporaines du collectif italien Stalker.

## MOTS-CLÉS :

Marche, Espace public, Promenade, Ville-monde, Inde, Représentation, Cartographie

## BIBLIOGRAPHIE :

BALZAC Honoré de, *Théorie de la démarche*, Paris : L'Europe littéraire, 1833.

BERQUE Augustin, DE BIASSE Alessia, BONNIN Philippe, *Donner lieu au monde : La poésie de l'habiter*, Actes de colloques de Cerisy-la-Salle, 2012.

BESSE Jean-Marc, *Face au monde. Atlas, jardins, géoramas*. Paris : Desclée de Brouwer, 2003.

DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien. Tome 1 : Arts de faire*, Paris : Gallimard, 1990.

JOSEPH Isaac, *Le passant considérable*, Paris : Editions Méridiens-Klincksieck, 1984.

JOSEPH Isaac, « L'espace public comme lieu de l'action », in *Les annales de la recherche urbaine*, Paris : PUCA, n°57/58, 1993.

LÉVY Jacques, « Lieu », in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris : Belin, 2013.

LOUISET Odette, *L'oubli des villes de l'Inde*, Paris : Armand Colin, 2011.

MAUSS Marcel, « Les techniques du corps », in *Journal de Psychologie*, XXXII, ne, 3-4, 15 mars-15 avril 1936, communication présenté à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.

SCHELLE Karl Gottlob, *L'Art de se promener*, Paris : Editions Payot & Rivages, (1802), 1996.

SOLNIT Rebecca, *L'art de marcher*, Arles : Actes Sud, 2001.

THOMAS Rachel, « La marche en ville. Une histoire de sens. », in *L'espace géographique*, 1<sup>er</sup> trimestre 2007, n°1, pp.15-26.

ZUMTHOR Paul, *La mesure du monde. Représenter l'espace au Moyen-Age*, Paris : Seuil, 1993.

**Carole Lanoix**, architecte-urbaniste de formation, est actuellement engagée dans une thèse de doctorat sur la « Cartographie de l'espace public par la marche » au laboratoire Chôros, EPFL, Lausanne (Suisse), sous la direction du géographe Jacques Lévy. Après une formation en sciences sociales à l'EHESS, Paris (France), elle s'oriente rapidement vers l'anthropologie urbaine et la géographie culturelle en particulier sur le sous-continent indien, dont elle explore les principales villes. En tant qu'enseignante et chargée de cours en École d'Architecture, anciennement à Strasbourg, Paris La Villette, Paris Belleville et dorénavant à l'EPFL, elle se passionne pour les enjeux urbains, des pratiques urbaines à l'urbanité des espaces publics. La cartographie représente dans son parcours interdisciplinaire une thématique à la fois transversale et centrale, notamment intéressée par la conception graphique, les altérités culturelles et les approches expérimentales dans l'art contemporain.

EPFL ENAC INTER Chôros  
BP 2142  
Station 16  
CH-1015 Lausanne

0041216939396  
0041775044835  
[carole.lanoix@epfl.ch](mailto:carole.lanoix@epfl.ch)  
<http://choros.epfl.ch>